Document generated on 04/28/2025 5:32 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Tentative de divorce

Françoise Pillet

Volume 45, Number 2 (260), May 2003

Dico dico par-ci, dico dico par-là

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33050ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pillet, F. (2003). Tentative de divorce. *Liberté*, *45*(2), 13–18.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Tentative de divorce

Françoise Pillet

Ne plus les voir, surtout ne pas tenter un regard, ignorer jusqu'à leur existence, s'obstiner à leur tourner le dos.

Posés là, dans mon dos, oui, cela me convient, pas totalement ignorés, devenus de simples manteaux de carton.

Qu'ils restent dans l'ombre, qu'ils se taisent enfin. Il me faut leur retirer la parole, oublier leurs charmes, taire mon attirance, ma furieuse envie de prolonger à l'infini cette rencontre, de me fondre en eux, de me laisser envelopper par leurs bavardages rassurants. Plus de berceuses, plus d'aventures, plus de fous rires en leur compagnie.

Ce matin, je suis autonome ; je peux aller où bon me semble, les mots courent sur ma feuille, libérés de leurs origines grecques ou latines, affranchis de leurs parcours historiques. Mon imaginaire galope sans frein, foudroyant les sens figurés qui osent lui poser question. Il s'installe en maître, l'accent circonflexe sur son *i*, décidant d'ignorer que ce chapeau a un jour pris de façon cavalière la place d'un *s* dans certains mots de la langue française. Mon imaginaire semble enfin ne plus goûter au plaisir de dévier de son contexte pour dériver et accompagner des inconnus dans leurs sens cachés. Je l'encourage à tisser sa toile, seul, armé de ses propres fils, muni uniquement de sa collection personnelle de mots.

Grave, il m'emporte et m'entretient d'une tendre histoire cachée à l'ombre des oléandres.

Oléandre ? *Oléandre*, oui, l'autre nom pour désigner le mimosa. Mais non, pas du tout, *oléandre* est le nom savant des lauriers-roses.

Mimosas ou lauriers-roses ?

Je me rebiffe, furieuse, pointant du doigt le piège, grossièrement tendu. Mimosa ou laurier-rose, qu'importe, va de l'avant, raconte-moi cette tendre histoire, et l'ombre, et la tiédeur de cette fin d'après-midi quand le vent est enfin tombé.

Il ne veut pas, refuse d'avancer sans connaître la couleur des fleurs de l'oléandre. Leur parfum. Il lui faut savoir. Le laurier-rose n'a pas d'odeur et la tendresse d'une histoire ne se développera pas de la même façon au milieu des effluves des fleurs de mimosas.

Je tente en vain de le raisonner. Je lui fais valoir que la beauté de la sonorité du mot *oléandre* suffit à lui donner un sens et une couleur. Il ne m'écoute pas, m'ignore, paresse, pensant me faire céder. Il a tort. Je me lève.

Un café et je reviens à mon bureau, fermement décidée à faire barrage à cette pernicieuse incitation au vagabondage. Aucun regard vers le radiateur sur la tablette duquel je les ai posés, au chaud, pour leur signifier que je prenais toujours soin de leur confort.

Je m'installe de nouveau devant ma feuille et ignorant les jeux pernicieux de mon imaginaire, je reprends en main les quelques mots qui donnaient corps au début de la tendre histoire. Je leur explique qu'ils raconteront aussi bien cette histoire en abandonnant l'ombre de l'oléandre pour rejoindre l'abri d'une véranda. Ils me croient et me suivent docilement, mots oisons, bernés par ma volonté.

Oison, oison ? D'où sort cet adjectif démodé ? D'un roman de Georges Sand ou du haut de la page du *Petit Robert* sur laquelle est aussi écrit le mot oléandre ? Je me souviens subitement de cette page et j'aperçois maintenant ces deux mots, séparés seulement de quelques *oléagineux, ollé ollé,* et d'un *okoumé* dont je me rappelle parfaitement la définition : nom commercial d'un bois gabonais utilisé pour la fabrication du contreplaqué.

C'est donc une attaque en règle, ma mémoire participe à l'assaut. Je vois maintenant cet *oléandre,* quatrième colonne, page de droite, juste au-dessus d'*oléate* et d'*olécrane* cet os qui fait poindre nos coudes.

Mimosa ou laurier-rose ? Vite ma mémoire, vite une réponse afin de donner une chance à cette tendre histoire qui piétine entre l'oléandre et la véranda.

Elle résiste cette bourrique et sur la page du *Petit Robert, oléandre* reste orphelin de sa définition.

De rage, je saisis ma feuille, la froisse et la jette dans la corbeille à papier. Je me passerai des tendres histoires à l'ombre des oléandres.

Repartir sur d'autres voies, laisser tomber la tendresse, cette mauviette, inventer des aventures musclées.

Je bouscule et aiguillonne mon imaginaire. Je le flatte, lui réitère ma confiance. Il se renfrogne, se retire au fond de ma tête, frustré.

J'argumente, je lui explique que nous ne pouvons continuer à parcourir le monde en compagnie d'un *Larousse* en six volumes ou d'un *Petit Robert* rondouillard. J'affirme que la dégustation boulimique de ces mots inconnus croisés dans les pages nous amène à des impasses, que les transformations drôles et émouvantes qu'ont subies certains mots avant d'endosser leurs habits contemporains ne sont pas les seules incitations aux rêves.

Il ne veut rien savoir, subitement déconcerté par mon raisonnement qui lui semble beaucoup trop rationnel pour nous deux. Pourquoi lui refuser soudainement cette nourriture ludique, charmeuse et toujours imprévisible ? Pourquoi ai-je inventé une frontière, une barrière entre l'écriture et les délicieuses balades dans les pages ? Y a-t-il une échelle de valeur qui rabaisse le fouineur fou de l'étymologie et porte aux nues celui qui ne consomme que des paysages romanesques, des sensations cruelles et des aventures au coin de la rue ?

Oui, non, je ne sais pas, je ne veux pas répondre, je ne veux pas réfléchir, je veux divorcer. Divorcer. Me séparer de mes compagnons. Sans violence ni déchirements. Sans reproche, sans ressentiment. Un divorce à l'amiable, une séparation qui ne nous empêchera pas de dîner un soir ensemble, énumérant des onomatopées, se saoulant d'une liste de mots en ir et mâchouillant les nombreux synonymes du mot *dangereux*.

Divorcer, noir sur blanc, devant un juge auquel on promet de ne pas recommencer. Divorcer de cinq années de compagnonnage passionnel, de timides séparations, de rechutes et de rebondissements. Divorcer du temps passé à flâner, rôder, jongler, papillonner, musarder, divaguer... Divorcer des jeux, des rituels, des incitations à sortir du réel. Divorcer. Divorcer.

Mais pour divorcer, il faut qu'il y ait eu rupture, dispute, rejet. Il faut que le temps ait grisé le plaisir partagé, que la pluie ait effacé les heures savoureuses passées ensemble. Que la lassitude se soit installée. On divorce par haine ou par trop grande indifférence, pas par raison, ni par sagesse.

De la haine pour mes petits gros, entassés, au chaud sur le radiateur ? Quelle drôle d'idée ! Ni haine, ni indifférence.

Pas de trace de lassitude, l'accord parfait et le charme éternel des retrouvailles à toutes les heures du jour et de la nuit...

Alors ?

Alors, je capitule :

– *Oléandre*, n. m. Nom donné par Linné au laurier-rose. (*Grand Larousse* en deux volumes, 1896.)

Et que disait donc cette tendre histoire cachée à l'ombre des oléandres ?

LIBERTÉ Commence et finit avec un dictionnaire. Tant qu'il y aura pour une langue donnée « des » dictionnaires, ouverts à tous, à tous les mots, à toutes les émulations, à toutes les pensées, à tous les ordres et tous les désordres, la liberté vivra. Le jour où « un » seul dictionnaire subsisterait, la liberté serait défigurée, alors il faudrait se battre avec détermination pour lui redonner le sourire. Sérieusement.

J. P.